DISCOURS

D'UN ABBÉ BÉNÉDICTIN.

Cac
FRC
3412

LES jours de pénitence sont arrivés pour nous. Il nous faut monter avec Jesus-Christ sur la montagne, où se sont opérés les mistères de notre salut. Il nous faut renouveller, suivant l'usage établi par nos peres, le serment que nous avons prononcé aux pieds des autels . . . Mais helas! la foudre vient de frapper du haut du ciel, et d'un même coup, toutes les maisons religieuses répandues sur la vaste surface du royaume de France; ce coup funeste me laissera-t-il parler, me reduira-t-il au silence? mes paroles sont interceptées par la douleur; l'amour paternel que je ressens pour vous, et que je n'ai jamais si bien ressenti qu'en ce moment, ne me permet pas de me taire . . . Je parlerai donc, mes chers freres, quoique souvent interrompu par les soupirs et les sanglots. Venez mes freres? écoutez les dernières paroles de la religion, cette tendre mère qui vous a enfanté à Jesus-Christ. Relevez-les comme les derniers soupirs d'une mere expirante; si nos gémissements ne vous garantissent pas du danger, ils vous consoleront du moins

cf. M+W 5767

dans les tristes circonstances, où nous nous trouvons tous. Je ne puis, mes freres, y penser sans une émotion, et comment pourrai-je ne pas la ressentir, au moment qu'on m'arrache du milieu de mes enfants, de mes freres, de mes amis ? comment ne fremirai-je pas, en me représentant ce temple, ces autels, ces siéges bientôt couverts de poussière, et voués à la solitude et au silence. Par là nous serons séparés ; les liens si doux de charité fraternelle qui nous tenoient unis, seront rompus. Cet ordre du saint patriarche Bénoît, dont tant de siécles n'avoient pu obscurcir l'éclat, sera éteint : o temps ! o religion ! mais laissez-moi détourner l'esprit et les yeux d'un si triste spectacle, pour pouvoir vous adresser encore quelques mots. Ne perdez point courage, votre chef est toujours Jesus-Christ ; montez avec lui sur le calvaire, c'est là que la justice et la paix se sont embrassées, c'est là et dans le moment que Jesus-Christ y mouroit, que la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, et ont formé ensemble le projet de sauver le genre humain. Ne pourrions-nous pas dire aussi que dans cette destruction même, dont nous sommes la victime, la miséricorde et la justice divine s'accordent à procurer notre salut. Le développement de cette idée sera

THE NEWBERRY
LIBRARY

peut-être le dernier devoir rendu à cette société religieuse. Elle en sera comme l'oraison funèbre, et peut-être y trouverons-nous un fond d'espérance et de consolation dans le Seigneur.

Quelque fut la malice et la politique des juifs qui firent mourir le Sauveur, ce n'est point à eux cependant que l'écriture attribue cette mort vivifiante ; mais à la justice divine, qui exigeoit, pour l'expiation du pêché, une victime capable de la procurer. C'est, disoit St. Pierre, lorsqu'il adresse pour la première fois la parole au peuple, par un ordre exprès de la volonté de Dieu et par un décret de sa préscience, que le Christ a été livré. Il a été blessé, dit le prophéte, à cause de nos iniquités, il a été brisé à cause de nos crimes, et afin de ne laisser aucun doute sur ce qu'il en faut penser, il représente la justice divine nous disant elle même : c'est pour le crime de mon peuple que je l'ai frappé ; si donc le Christ, le maître du genre humain a été condamné à la mort, et à la mort de la croix, pour les pêchés des hommes, risquerions-nous de nous tromper, en disant que les monastères sont supprimés en France, pour les pêchés de ceux qui les habitent, et que cette funeste sentence de mort n'est pas tant portée dans

l'assemblée de la nation, que dans le sanctuaire de la justice divine. Convenons-en sans détour, M. T. C. F., quelle prodigieuse distance n'y a-t-il pas maintenant entre notre pere St. Bénoit et ses enfants dégénérés? ce n'est pas que je veuille ici rouvrir les plaies de notre st. ordre, et paroître plutôt vous offenser, que vous consoler; mais il n'est que trop vrai que cet esprit méchant, ennemi juré et constant de Jesus-Christ, après avoir infecté les hommes du siécle, a renversé tous les obstacles; et comme s'il étoit indigné de la facilité de ses victoires, il a voulu dompter aussi les cloîtres, qui lui présentoient plus de difficultés et plus de gloire. Il les a pénétrés sans reserve, et semblable à un loup furieux, il a porté le ravage jusque dans le troupeau chéri de Jesus-Christ. Est-il donc étonnant, que Dieu dans sa colere disperse le peuple qu'il avoit choisi? s'il permet que nos temples soient détruits, que nos biens soient enlevés, et que nous soyons transférés de sa sainte citée de Jerusalem à celle de Babilone, où l'orgueil, la luxure et toutes les sortes de vices ont établis leur domicile? Depuis long-temps déjà dieu ne cessoit comme un bon pere de nous annoncer les maux que nous éprouvons. Cette tempette ménaçoit depuis tong-temps nos têtes;

enfin la foudre les a frappées. . . Ah ! je vous en conjure mes freres, gardez-vous d'attribuer ce malheur à la malice des hommes, ou à leur avarice qui n'attendroit que le moment de se repaître de nos richesses. Non, mes freres, c'est la main de Dieu qui a porté le coup qui vous écrase. Nous aurions du parer ce coup par un véritable changement de coeur, par la sainteté de notre vie ; mais Dieu disoit dans le secret de son conseil suprême : qu'ils ne soyent plus, puisqu'ils ne sont pas tels qu'ils doivent être. Enfin peut-on s'étonner que tant de fois avertis du danger, sans que rien put jamais nous ramener à l'exemple de nos peres, nous y soyons tombés?

Triomphez donc, abominable impiété ! ce n'est pas d'aujourd'hui que vous travaillez sourdement à sapper les fondements solides sur lesquels repose la religion votre émule ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous cherchez sur tout la perte des hommes dévoués à la religion, et qui en sont comme les premiers défenseurs, dans la persuasion que c'est le vrai moyen de la percer elle même jusqu'au coeur. C'en est fait, vous avez vaincu, couronnez-vous de lauriers, triomphez à votre aise ; mais ne vous flattez pas de croire, que vous devrez cette victoire à la finesse des vos stratagêmes,

ou à la supériorité de vos forces. Dieu n'a pas seulement permis nos malheurs, il a déterminément voulu se venger par eux. Et ce n'est pas seulement les religieux qu'il a voulu justement punir, pour avoir violé la foi qu'ils lui avoient jurée, en adoptant les moeurs et les pensées du siécle ; mais c'est principalement les crimes de ce royaume, qui sans doute sont parvenus à leur comble, qu'il a voulu punir. Si en périssant nous empêchions la patrie de périr avec nous; si nos biens pouvoient remplir les vuides du trésor public; si les moeurs pures et la religion sainte, unique fondement de la félicité publique pouvoient renaître de nos cendres ; mais hélas ! puissai-je être un faux prophéte ! ces biens que nous possédions et que nous conservions soigneusement, et que nous augmentions même, pour servir de resource dans les grandes calamités, ne pourront plus hors de nos mains servir au même usage. Ces sources auparavant si fécondes vont être en un instant épuisées, le peuple en souffrira ; cette monnoie qui représente les biens, ne parviendra plus jusqu'à lui. Le nombre des malheureux sera considérablement accru.

Quelle perte pour la religion, que la ruine de l'état religieux ! quelle diminution dans la majesté de ce culte, que nos ennemis mêmes

ont admiré, ou qui à l'imitation de l'apostât Luther leur a arraché l'exclamation de juda: *à quoi bon cette perte ?* Les richesses employées à la splendeur de la religion deviendront l'aliment des crimes, ou la proie de l'avarice; elles ne seront plus une décharche et un soulagement pour les familles. La destruction de l'état religieux produira par elle - même tant de maux, qu'il sera impossible de nier, qu'ils ne présagent un effet certain de la vengeance divine. Et plaise à Dieu que nous n'en soyons pas les témoins. Ah! mes très-chers freres! je crois voir dès maintenant des troupes de pauvres répandre sur les débris de nos monastères des torrents de larmes inutiles. Envain ils y pleureront leur malheur et le notre. Envain ils parcoureront des solitudes, qui ne leurs donneront plus à vivre. Eh! la raison elle même pourra-t-elle s'empêcher de gémir sur le renversement de ces asyles ou l'on cultivoit également, et avec un succès que la déraison n'avoue pas, les lettres profanes et sacrées. La politique d'accord avec la raison ne pourra concevoir que ceux, qui se croyent consommés dans cet art, renversent d'un coup et ensévelissent, pour ainsi dire dans un même tombeau, un grand nombre d'établissements, qui n'avoient d'autre but que le bien public.

La religion pleurera la perte de ses asyles, la dispersion de ses ministres, la fin de ses solemnirés. Grand Dieu! vous ne pouvez porter aux princes et aux peuples un coup plus sensible, qu'en leur ôtant votre plus grand bienfait, qui est la religion. Si nous sommes coupables, si nous sommes des indignes ministres, frappez-nous sans pitié; mais conservez notre patrie, sauvez la France, la France ingrate, puisqu'elle a méconnue vos dons; sauvez la religion qui n'a pas besoin de nous; mais la France, nommée jusqu'à présent le royaume très-chrétien, ne peut s'en passer. Souvenez-vous Seigneur de votre miséricorde, du moins lorsque vous aurez satisfait votre juste colère.

Il me semble M. F., quand je considère nos malheurs, que notre sort a de la ressemblance à celui du peuple de Dieu. Ce peuple ingrat et perfide, que mille bienfaits du ciel ne purent déterminer au bien, perdit son temple, tout ce qu'il possédoit; il fut chassé du séjour de la sainteté et transféré à Babilone; mais Dieu, en le traitant avec cette rigueur, vouloit moins le détruire que le corriger: Il en est de même par rapport à nous. La main qui nous frappe si terriblement est encore conduite par l'amour. Ce que nous éprouvons est moins une déstruction qu'un

châtiment paternel. C'est encore un bienfait, comme le dit en termes exprès l'historien sacré, qui décrit le malheur des juifs sous le roi Antiochus. Cette pensée nous est appliquable ; et d'autant plus, que contre toute espérance, il nous est permis, si nous voulons, de demeurer ensemble dans nos maisons, pour y observer jusqu'à la mort les régles dictées par nos peres. Si ce n'est point là guérir nos blessures, c'est du moins en diminuer la douleur, et qui scait ? (nous ignorons tous les conseils du Très-haut) qui scait, si dans les restes des religieux devenus bons par le châtiment, Dieu ne conservera pas le germe d'une abondante moisson. Ce n'est pas une vaine conjecture qui fait regarder les événements qui nous affligent comme une marque de bonté de la part de Dieu. A des maux extrêmes il applique un reméde violent, mais c'est un reméde qui guérira. Nous sommes humiliés, mais c'est un bonheur pour nous de l'être ; vous nous faites, o Seigneur ! trouver notre consolation dans la verge même qui nous frappe. Nous devenons l'objet du mépris, le rebut du genre humain, mais c'est sur ceux qui sont humiliés que Dieu fixe ses regards. Il releve ceux qu'on avoit abbattus : il me semble voir, comme St Jean, Jesus-Christ le van à la main purger son aire, et séparer la paille du bon grain.

Aucun de ceux, qui ont résolus de tenir la foi qu'ils ont jurée à Dieu, ne sortira d'ici, ah! quelle force humaine pourroit briser le lien qui nous attache à Dieu! oui, M. C. F., c'est devant ces autels que nous avons fait nos serments, nous y avons déposés nos engagements à Jesus-Christ. Nous y avons promis de suivre les étendards de la croix, nous serons fidèles à nos promesses. Nous y demeurerons attachés par les chaînes de la charité, chaînes précieuses que nous baiserons avec tendresse; loin de les rompre, nous les serrerons plus étroitement, nous vivrons plus religieusement, et nous mourrons ensemble. On nous ouvre la porte du siécle, mais que voulons-nous avoir de commun avec lui? n'y avons-nous pas renoncé? et que trouverions-nous dans le siécle, si ce n'est un plus grand désordre que chez nous? Quelle félicité pourrions-nous trouver dans un deuil général? quelle société, quelle douceur peut-on se promettre au milieu des tempettes et d'un boulversement général? la France naguères si florissante, la France, notre chère patrie est ébranlée jusques dans ses fondements; cette nation, la fleur et le modèle des autres, a adopté des moeurs étrangères; le françois, qui s'étoit concilié la bienveillance universelle,

que l'on reconnoit à la candeur peinte sur son front, qui étoit le modèle de l'humanité, n'est plus reconnoissable. Il ne se plait maintenant que dans le carnage et le sang. Ce peuple, le plus doux des peuples, repaît ses yeux de cadavres sanglants; il ne respire que fureur; il ne veut plus manier que des glaives, il est transformé en une troupe de licteurs; on n'entend sortir de sa bouche que les ménaces d'une fatale lanterne, qui porte la terreur jusques dans le coeur des meilleurs citoyens. Sont-ce là les scènes que vous chercherez dans le siécle? est-ce au milieu des monstres que vous vous proposez d'habiter? ah! qu'il sera plus sur et plus agréable pour vous de demeurer dans cette enceinte, d'y chanter les louanges de Dieu et d'y contempler les naufrages comme du milieu d'un port.

Les hommes se trompent dans les jugements qu'ils portent de nous: ils nous regardent comme des malheureux esclaves qui aspirent à la liberté; ils pensent que nous sommes enchaînés malgré nous; ils s'imaginent qu'accablés de maux et d'ennuis, nous pouvons à peine attendre l'heureux moment qui nous rapportera dans le siécle. Ne les laissez pas long-temps dans l'erreur; dites leur: ces

chaînes, que nous portons, nous plaisent; nous jouissons d'une véritable liberté; nous sommes dans une égalité parfaite; notre constitution scellée du sang de Jesus-Christ est sanctionnée par lui. Servir Jesus-Christ c'est être vraiment libre, c'est regner. Rien de plus égal que ceux, qui sans égard à une naissance illustre, à un savoir profond, à la dignité des emplois, se regardent comme freres et ne se donnent pas d'autres noms; nos loix ont le suffrage de l'église; elles ont été gardées par les hommes les plus distingués, soit en leur vertu, soit en leur savoir; hommes distingués, que l'église a mis au nombre de ses saints, ou qu'elle a pris pour ses pontifes, ou qu'elle a prêté aux rois, pour être leurs ministres. Ce sont les loix que nous observons comme eux jusqu'à la mort.

Mais que fais-je? suis-je le jouet d'une image trompeuse? suis-je la dupe d'une folle espérance? y-a-t-il parmi nous un juda qui médite une séparation? qui nous trahira, ou plutôt qui se trahira lui même, en trahissant Jesus-Christ? qui se rejouit de voir une fois ses liens dissous? et qui savoure d'avance les délices du monde, ces voluptés de la chaire, les comodités de la vie et l'avantage d'une liberté funeste? arrêtez, o mal-

heureux transfuge ! où se précipitent vos pas ? ne voyez-vous pas les précipices, où vous allez vous engager ? ne sentez-vous pas l'horreur de votre crime ? ne vous souvient-il plus de Dieu, de vous-même, de vos freres ? leurs larmes, ces autels, nos dernières paroles ne peuvent-elles plus vous toucher ? mais partez, faites bientôt ce que vous voulez faire, déchargez cette maison, rentrez dans le siécle. . . . Mais où m'emporte une ardeur insensée. Ah ! mon très-cher fils, permettez que je vous donne ce nom si doux ! demeurez avec nous, conservez votre foi, sauvez votre ame ! si peut-être je vous ai traité avec trop de rigueur, je ne veux plus employer avec vous que la douceur : que pourroit-on opposer de plus fort aux ennemis de la religion ? qu'y-a-t-il de plus efficace pour refuter leur calomnie, que de voir les portes ouvertes, sans qu'un seul en profite, qu'ils le voyent et qu'ils en frémissent ! . . Demeurons ensemble, je ne serai plus désormais votre prélat ; mais votre pere, votre pere tendre, qui n'aura plus d'autre soin que de marcher devant vous, pour vous aider par son exemple à supporter les incommodités de la vie religieuse, et à observer fidellement tout le détail de la discipline régulière.

642

Il ne me reste qu'à souhaiter de parcourir avec mes freres la carrière de cette vie et de rendre dans leurs bras mon dernier soupir.

Pour vous Seigneur, voyez ce qui nous est arrivé ; souvenez-vous en ; jettez les yeux sur l'opprobre dont nous sommes couverts ; notre héritage a passé en d'autres mains, nous sommes des orphelins sans pere. Il n'y a plus de vieillards dans les conseils ; les choeurs des jeunes gens sont muets ; la joie est bannie de nos coeurs ; nos chants sont devenus des plaintes. Vous nous avez rejettés, votre colère s'est enflammée contre nous. Pourquoi nous oublieriez-vous pour toujours ? convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous serons convertis. Renouvellez nos jours et rendez-les tels qu'ils étoient.